

main, et tu la refuses pour en épouser une qui ne t'apportera pour dot que sa pauvreté et l'éclat de la ruine de son père ! Ne peux-tu, mon ami, transiger avec la rigueur des devoirs que tu t'imposes ? Assure à la fille de monsieur Berghem une pension qui lui procure une existence honorable, mais ne l'épouse point.

—Écoute-moi, Georges, reprit Emile ; quand son père me fiançait à elle, n'était-il pas un riche négociant et moi un obscur tanneur de petite ville ? n'était-il pas riche et moi pauvre ? ne m'adoptait-il pas généreusement pour son fils ? Et maintenant qu'il n'est plus, je reculerais devant cette adoption ! je rejetterais le nom qu'il me donnait ! Non, Georges. Dieu m'impose des devoirs austères ; mais puisqu'il me les impose, il ne me refusera point la force nécessaire pour les remplir. Il faut à Thérèse Berghem un protecteur, un époux, une famille ; ma famille deviendra la sienne, je l'épouserai.

—Et si quelquefois, ajouta-t-il en cachant son visage dans le sein de Georges, si quelquefois mes souvenirs se reportent vers le passé et vers un bonheur devenu impossible, je cacherai mes larmes à ma femme et je m'efforcerai de lui sourire.

Il reprit bientôt d'un ton plus ferme et plus courageux : — Pardonne-moi ; c'est la dernière fois que je te montre de pareilles preuves de faiblesse... Georges, nous allons partir sur-le-champ pour Dunkerque.

Ils partirent en effet quelques instants après, et ce ne fut point sans un frisson de douleur, sans un mouvement convulsif de tous ses membres, qu'Emile passa sous les fenêtres de miss Sara. Ce ne fut point sans retourner bien des fois la tête vers la maison où se trouvait encore celle qu'il ne devait plus jamais revoir, peut-être ; celle qu'il aimait avec tant de passion ; celle qu'il avait si tendrement associée à ses plus doux projets de bonheur et d'avenir. Mais quelque douleur dont souffrit son âme, il la renferma soigneusement en lui-même, et ses paroles n'en trahirent rien. Seulement Georges, en voyant la pâleur et l'agitation de son ami, se sentait ému d'une admiration profonde pour l'homme vertueux et plein de courage qui sacrifiait ainsi à l'accomplissement d'un devoir son bonheur et ses affections.

La douleur de miss Sara était peut-être moins résignée. La jeune femme, qui n'avait point perdu courage quand la tempête l'avait jetée sur une terre déserte, se sentait brisée par la perte des espérances de bonheur et de mariage auxquelles elle s'était fiée, et qui lui manquaient tout à coup. En présence d'Emile, Dieu lui avait

donné la force de contenir son désespoir ; rentrée chez elle, un pareil stoïcisme s'était trouvé au-dessus de ses forces. Neily, qu'elle avait éloignée, accourut bientôt au bruit des sanglots de sa sœur.

— Mon Dieu ! s'écriait Sara, mon Dieu ! ne m'abandonnez point ! Soutenez-moi, car sans votre appui je sens que je succomberais : je sens que la résignation à votre volonté me serait impossible. Emile était si digne de ma tendresse ! son cœur avait tant de noblesse et de générosité ! N'est-ce point encore par un nouveau témoignage de sa vertu que je le perds ! qu'une autre recevra de lui le nom d'épouse, dont j'étais si heureuse et si fière ? O ma sœur ! ma bonne sœur ! dans quel isolement je vais passer le reste de mes jours !

— Tu comptes donc pour rien ma tendresse et celle de John ?

— Pardonne-moi ; oui, tu as raison ! Je suis faible, je suis ingrate de murmurer contre les décrets de la Providence, quand je lui dois la tendresse d'une sœur comme toi, d'un frère comme John ! Oui, je suis une ingrate. Mais, vois-tu, il faut avoir pitié de ma faiblesse ; le premier coup m'a frappée si cruellement ! Demain je serai plus forte.

Cependant la bonne madame Dorvilliers ne comprenait rien au départ inattendu de son fils et au départ encore plus inattendu de miss Sara. Quoique son fils, quoique l'étrangère ne lui eussent jusqu'alors rien confié de leurs projets de mariage, avec son cœur de mère et son tact de femme elle n'avait point tardé à comprendre quels sentiments les portaient l'un vers l'autre. Jugez donc de sa surprise et de son désappointement en voyant l'arrivée de Georges et de ces deux si brusques départs ! La vieille dame s'habituaient déjà si bien à la société douce et caressante des deux anglaises, qui savaient conter avec tant de charmes les merveilles qu'elles avaient admirées dans leurs nombreux voyages ! Et puis, elles formaient sans fin des projets charmants ! Elles avaient déjà commencé à donner des leçons d'anglais à Julie et à Blanche, et voilà qu'elles s'en vont, quand on les aime, quand on les regrette jusqu'à pleurer de leur départ ! Car ses yeux sont pleins de larmes et ses deux filles sont inconsolables ! Que veut dire tout cela, mon Dieu ?

Tandis qu'elle se livrait à de telles pensées, la voiture de la famille anglaise arriva devant la porte, et Sara descendit de sa chambre, pâle et tenant Nelly par la main.

Elle s'avança vers madame Dorvilliers et s'efforçant de lui sourire :

— Adieu, madame, lui dit-elle ; merci de votre bonne hospitalité... merci de

l'amitié que vous avez déjà pour moi, je le sens... merci ! oh ! oui, car j'ai besoin de pareils souvenirs pour ne point succomber à ma douleur... Blanche, conservez ce collier que je vous offre ! et vous, Julie, ce bracelet... promettez-moi de les porter en mémoire de moi !...

— Comment vous oublier, vous que nous aimons déjà comme une sœur ? s'écrièrent les jeunes filles.

A ce nom de sœur, les larmes reparurent sur les joues de Sara.

— Allons ! dit-elle, point de faiblesse ! il ne faut point que j'use mes forces dans cette séparation ; j'ai besoin de beaucoup de courage et pour longtemps. Adieu !

Elle se dégagea des étreintes dont l'entouraient les jeunes filles, s'élança dans la voiture, se couvrit le visage des deux mains, et quand elle releva la tête, la voiture se trouvait hors de la ville et l'entraînait rapidement sur la route de Calais.

Le lendemain du jour où se passèrent les événements qu'on vient de lire, la chaise de poste qui amenait Emile et Georges à Dunkerque s'arrêta devant la maison qu'habitait le père de ce dernier ; c'est là que l'orpheline de monsieur Berghem, Thérèse, était venue chercher un asile ; car des créanciers s'étaient emparés de la maison de son père, avaient fait apposer partout les scellés, et auraient probablement chassé de sa demeure l'infortunée jeune fille, si Georges et monsieur Valentin, avant le départ du premier, ne s'étaient empressés de venir l'arracher à ces scènes de désastre. Thérèse se trouvait donc chez monsieur le président, où la tendre sollicitude du bon vieillard et les consolations de la vieille gouvernante du digne magistrat n'avaient pu modérer encore le désespoir de la jeune fille, frappée de tant de malheurs au moment où tout semblait lui sourire. Riche, à la veille de se marier avec un homme dont elle entendait à chaque instant répéter l'éloge ; adorée par un père qui n'était préoccupé que du bonheur de sa fille, tout à coup cette félicité s'écroule pour faire place à la misère, au désespoir, à l'isolement. Car toute jeune qu'elle est, elle ne le comprend que trop ! la voilà condamnée à vivre de la pitié des autres ou du travail de ses mains ! Entre ces deux partis, elle ne saurait hésiter ; elle travaillera, dut-elle payer, par des nuits et des jours passés dans les plus dures fatigues, chacun des morceaux de pain qu'elle mangera !... Non, ce n'est point la misère qu'elle redoute ; c'est l'isolement. Qui lui rendra la tendresse de son père, cette tendresse de tous les moments, cette tendresse inépuisable et qui la faisait si heureuse ! Oh ! pourquoi Dieu en rappe-